



HAL
open science

Mot

Stéphane Bikialo

► **To cite this version:**

Stéphane Bikialo. Mot. Michel Bertrand. Dictionnaire Claude Simon, Champion, p. 707-711., 2013, 978-2-7453-2649-2. hal-02509953

HAL Id: hal-02509953

<https://hal.science/hal-02509953>

Submitted on 17 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MOT

« ...entre le lire dans des livres ou le voir artistiquement représenté dans les musées et le toucher et recevoir les éclaboussures c'est la même différence qui existe entre voir écrit le mot obus et se retrouver d'un instant à l'autre couché cramponné à la terre et la terre elle-même à la place du ciel et l'air lui-même qui dégringole autour de toi comme du ciment brisé des morceaux de vitres, et de la boue et de l'herbe à la place de la langue, et soi-même éparpillé et mélangé à tellement de fragments de nuages, de cailloux, de feu, de noir, de bruit et de silence qu'à ce moment le mot obus ou le mot explosion n'existe pas plus que le mot terre, ou ciel, ou feu » écrit Claude Simon dans *Histoire*, concluant par « et pourtant tu ne disposes que de mots, alors tout ce que tu peux essayer de faire... » (p. 152-153). Cette formule finale dit bien l'ambivalence du rapport au mot dans l'écriture simonienne : le mot est à la fois pris en défaut et pris faute de mieux, il est la condition – à tous les sens du terme, dirait Claude Simon – de l'écrivain ; c'est pourquoi Simon précise dans « La fiction mot à mot » : « si, comme je l'ai l'écrit, on ne doit jamais oublier que le mot feu n'est pas le feu, que le mot sang n'est pas du sang, on ne doit pas oublier non plus que les mots feu et sang nous renvoient aux images et aux concepts du feu et du sang. » (1972, p. 29). Le mot est insuffisant et il est en même temps « carrefour » (préface d'*Orion aveugle*), « nœud de significations » (« La fiction mot à mot »). Le mot est partagé entre manque et excès : manque dans sa capacité à dire la sensation, le réel, et excès dans la prolifération signifiante que permet son statut de signe de langue, forcément « métaphorique » au sens où l'entend l'auteur (voir article « Langue »). « Á la langue interposant la forme de sa grille finie de différences sur le chemin de la nomination, affectant le dire d'un non-un qui est de l'ordre du manque – d'une absence de mots pour dire complètement la chose –, répond ici la langue encore, mais en tant que l'équivoque qui lui est consubstantielle – allant, de façon non discrète, du jeu des autres sens de la polysémie à celui des "autres mots" de l'homonymie et de toutes les formes de paragrammatismes –, affecte le dire d'un non-un qui est de l'ordre de l'excès : celui des sens, des mots y altérant de leur présence "en plus" l'unité d'un signifié et d'un signifiant. » (J. Authier-Revuz, 1995 : 713).

Cette dualité – manque et excès – provient du statut même du mot, unité ambivalente, comme le formule Claude Simon : « L'objet décrit ou plutôt *écrit* se trouve en rapport avec l'objet (ou le concept) auquel le mot renvoie mais, *en même temps* (et c'est là que réside l'ambiguïté) il se trouve aussi, *au sein de la langue*, en rapport avec une multitude d'autres objets qui, dans le monde quotidien, le temps ou l'espace mesurables, se trouvent très éloignés

de lui et souvent sans rapports apparents. » (Simon, (1982), p. 15). Une telle caractérisation est tout à fait en accord avec la définition linguistique de la notion de *mot* comme en témoigne I. Tamba-Mecz, dans *La Sémantique*, qui évoque « l'ambivalence fonctionnelle de toute "base lexicale" qui est utilisée à la fois comme *dénomination* et comme *signe*. [...] En recourant à une "entité formelle" unique pour remplir deux rôles sémantiques distincts, les langues disposent d'une *structure d'échange permanente* et réversible entre deux ordres de signifiante spécifiques : celui des dénominations, à visée externe, référentielle, et celui des signes, à finalité interne, d'autorégulation. Concrètement, une même forme linguistique, *chaud*, va pouvoir s'échanger avec deux types d'entités différentes, selon qu'elle fonctionne comme dénomination ou comme signe. Dans le premier cas, *chaud* va s'échanger contre ce qu'il dénomme, en vertu de la convention symbolique qui identifie un objet à son nom et permet ainsi à une dénomination de *valoir pour* le dénommé. Dans le second, *chaud* va s'échanger contre d'autres *signes* qui en fixent par équivalence et opposition sémiologiques internes la valeur (définition, synonymes, antonymes) » (1998, p. 72).

Le mot est donc à la fois « dénomination », tournée vers ce qui est extérieur à la langue, et « signe », entretenant des rapports avec l'intérieur de la langue. Dans son rapport aux choses, au réel, à l'extérieur de la langue, dans sa fonction de dénomination, il est forcément manquant, inadéquat, ne pouvant que témoigner de l'hétérogénéité entre les mots et les choses (Authier-Revuz, 1995/2012, et Bikialo, 2003) ; dans son rapport aux autres mots de la langue, dans sa fonction de signe, il est le lieu de l'excès, de la prolifération signifiante.

À l'impossibilité de dire le réel, la sensation, Claude Simon apporte plusieurs réponses, qui toutes visent à mettre en cause l'esthétique du mot « juste » (Bikialo, 2006) chère à La Bruyère (« entre les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit bonne ») et défendue par M. Cressot (1947) : « Esthétique du mot propre. – Quelle que soit la chose que l'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer, celui qui cerne la pensée avec une exactitude à la fois qualitative et quantitative. » (p. 61). Cette mise en cause peut ainsi passer par des commentaires méta-énonciatifs mettant à distance le mot : « précipités dans ce quelque chose qui ne ressemblait à rien de ce à quoi ils (et sans doute avec eux le chef de rayon) avaient pu s'attendre, c'est-à-dire le choc, l'affrontement de deux armées aux chances plus ou moins égales – ou même inégales –, mais... comment l'appeler ? : car ils n'avaient absolument aucune espèce de chance » (*L'Acacia*, p. 38). Comme souvent la dénomination est d'abord différée par le syntagme générique « ce quelque chose » et l'expansion relative, puis multiple (« c'est-à-dire le choc, l'affrontement ») (Bikialo, 2003) avant d'être mise en doute par l'interrogation

métalinguistique (« mais comment l'appeler ? »). Comme l'a montré Bikialo (2003), la « nomination multiple » (marquée par la juxtaposition, les parenthèses et tirets doubles, et les formules conjonctives comme « c'est-à-dire », « ou (plutôt) », « non pas... mais »), par sa mise en équivalence syntaxique et sémantico-référentielle de plusieurs dénominations est sans doute la configuration énonciative privilégiée par Simon pour dire le réel en passant non pas un mot mais par plusieurs mots qui, « par le heurt de leur inégalité mobilisés, [...] s'allument de reflets réciproques comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries » (Mallarmé, *Crise de vers*) ; La nomination multiple est une figure paradoxale qui dit le manque par l'excès, le multiple. Elle est donc le signe d'une surenchère, de la nécessité de dire en plus pour pallier le décalage constant entre les mots et les choses, le fait que la langue manque aux choses.

Cette surenchère est non seulement syntagmatique – plusieurs mots pour une chose – mais elle est aussi paradigmaticque – plusieurs mots sous un mot – creusant dans l'axe des associations et la nature métaphorique de la langue. J. Authier-Revuz distingue ainsi « les mots poreux », « saturés des autres mots déposés en eux, de façon non dénombrable, par l'interdiscours » et les « mots gigognes », « gros de tous ces autres mots, jouant en eux, de façon non dénombrable par le fait de la langue » (1995 : 726 / 2012 : 662).

Le mot est « poreux », chargé des autres discours, « habité » au sens de Bakhtine : « Aucun membre de la communauté verbale ne trouve jamais des mots de la langue qui soient neutres, exempts des aspirations et des évaluations d'autrui, inhabités par la voix d'autrui. Non, il reçoit le mot par la voix d'autrui, et ce mot en reste rempli [...]. Sa propre intention trouve un mot déjà habité. » (Todorov, p. 77). Claude Simon, s'appuyant sur Michel Deguy – « *la langue parle, avant nous* » – mêle ainsi ce qui relève de l'interdiscours et de la langue : « Notre vocabulaire n'est pas un ensemble de signes inertes, [...] chaque mot est porteur d'une charge à la fois historique, culturelle, phonétique » (Simon, 1972, p. 81), comme en témoigne cet extrait d'*Histoire* : « il lançait son cri avec une sorte d'obstination d'acharnement monotone absurde déchirant le tympan, cherchant le nom de ce lac repaire d'oiseaux aux serres d'airain au bec d'airain aux plumes d'airain mangeurs de chair humaine Tympanon instrument de musique Stymphale noirs sans doute de plumage ou couleur acier » (p. 38) : à l'écoute des suggestions de la langue (voir article « Langue »), l'écriture fait passer de « tympan » à « Tympanon » à la fois en raison du signifié – sème commun lié au son, à l'oreille et étymologie commune – et du signifiant – relation de paronomase –, puis à « Stymphale » en appui sur le signifiant – paronomase – et le signifié – « acharnement » et « déchirant » appelant sans doute les oiseaux carnassiers du lac Stymphale. La référence

mythologique, « historique et culturelle », se cumule donc au glissement suggéré par la langue. Le mot est donc également « gigogne », laissant apparaître, en plus de sa fonction de dénomination, les autres sens possibles et sa dimension de signifiant, acoustique et graphique.

Chez Claude Simon donc, le mot « ne va pas de soi » (Authier-Revuz, 1995/2012) au sens où il apparaît souvent opaque, à savoir présent dans sa double nature de dénomination (de signe ordinaire, renvoyant au monde), et de signe (de signe autonome, renvoyant à la langue), donc relevant ce que Authier-Revuz a nommé la « modalisation autonymique », l'auto-représentation du dire en train de se faire. Si le mot apparaît d'abord – à la lecture – dans sa fonction de dénomination, se produit constamment une altération de la transparence du signe ordinaire, une modalisation opacifiante du dire, qui résulte de l'interposition de la considération de l'objet signe sur le trajet de la nomination, de la référence au monde. Il s'agit bien d'une altération et non d'une perte de la transparence, la dimension littérale n'évacuant pas chez Simon la dimension référentielle (Rannoux, 1997). C'est cet emploi opacifié du mot qui autorise la diversité des « transits » – « variantes » ou « similitudes » (voir ces articles) – dans l'écriture simonienne, où le mot apparaît comme signe total – comprenant signifiant et signifié, et dans la pluralité de ses signifiés – ce que montre l'impossibilité de substituer ces « mots carrefours » par un synonyme. Plusieurs critiques ont fait émerger ces « transits », à commencer par Simon lui-même dans « La fiction mot à mot » qui a montré que le texte des *Corps conducteurs* se génère à partir de certains termes et de leurs dérivés comme « croix », « cruciforme », « crucifix », « courbé », ou par des analogies de signifiés comme avec « serpent », « méandres », « boa » (Simon, 1972, p. 78-80). On peut ajouter ce commentaire de *Triptyque* qui établit le lien entre le lapin et la femme par un jeu sur le sens figuré d'« écorché »: « on dit en français de quelqu'un qui souffre ou de quelqu'un qui est angoissé qu'il a une sensibilité d'écorché, il est comme un écorché. Lapin écorché, femme écorchée voilà un exemple de rapport établi » (Simon, 1974 dans M. Calle-Gruber, 2008, p. 35). Lotringer (1972), après avoir défini les « générateurs » comme ces « mots, groupes de mots engendrant, nébuleuses verbales dont le tressage nous arrache à l'ordre linéaire et à sa temporalité pour imposer un espace inédit », montre que ces « corps conducteurs » sont aussi des « corps producteurs » et que « ce tissu de métaphores et synonymes (signifiés), calembours et anagrammes (signifiants) dont la prolifération réglée fonde désormais la matérialité du langage "romanesque" » en analysant le « serpent-tronc », le « serpent-rivière », le « tronc et le corps », le « corps serpent », la « constellation du serpent », etc... (p. 340-348). Sarkonak (1981) s'est attaché à *Histoire* en y étudiant « la productivité textuelle en remontant divers fils conducteurs qui, à partir d'un générateur matriciel, étoilent le texte »,

et il (re)construit le « réseau textuel » du roman en partant du mot « lac », « signe matriciel » dont il met en relation les connotations mythiques (« lac Stymphale »), le « lac de larmes », puis glisse vers le son /l/ et ses diverses occurrences homonymiques ou paronymiques (« elles », « ailes », « aisselles », « essaim d'ailes », « est-ce elle », « mamelle », « Hélène »...), ce qui l'amène à réfléchir sur le lien entre ce signe matriciel, d'une part, et la mère du narrateur et la femme aimée, d'autre part, posant que « *l'être aimé mais absent* au plan de la fiction s'est transformé en la *lettre aimée et partout présente* au plan de la littéralité. » Bertrand (1987) énumère aussi des cas où sont mobilisées « les deux faces du signe-passerelle » (p. 64) en montrant comment ce travail opère du niveau lexical au niveau textuel. C'est donc grâce à la convocation de leur dimension totale de signe que les mots remplissent leur fonction de « carrefours de sens » ou d'aiguillage textuel.

Si ces bifurcations d'un mot à l'autre peuvent être constatées, mises au jour par les lecteurs – voire ce premier lecteur qu'est l'auteur, comme lorsque Simon explique, au sujet de *Leçon de choses* : « Je me suis rendu compte, en feuilletant je ne sais plus pour quelle raison le *Littré*, qu'en fait je n'avais fait que développer toutes les connotations du mot chute : chute des plâtras, chute d'un pan de falaise, d'une corniche, d'un obus (point de...), chute de cheval, chute du jour, chute (probable) d'un point fortifié, chute d'une femme, chute de reins, etc. » (1977, p. 36) – elle est le plus souvent liée à la manière dont Claude Simon envisage l'écriture, en mouvement et sans « vouloir dire », sans programme préétabli.

Parler du « mot » chez Claude Simon, c'est – aux différents sens du terme – parler du « mot à mot » comme le souligne le titre choisi pour son intervention à Cerisy (« la fiction mot à mot ») ou la préface d'*Orion aveugle* : « Je ne connais pour ma part d'autres sentiers de la création que ceux ouverts pas à pas, c'est-à-dire mot après mot ».

Bibliographie : Claude Simon, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960, repris en collection « Double » en 1982 ; « Réponses à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », *Entretiens* n° 31, 1972 ; « La fiction mot à mot », in *Nouveau roman : Hier, aujourd'hui, tome 2 : Pratiques*, U.G.E. « 10/18 », 1974 ; *Leçon de choses*, Paris, Minuit, 1975 ; « Claude Simon, à la question », in *Claude Simon. Colloque de Cerisy* (dir. J. Ricardou), UGE, coll. « 10/18 », 1975, repris dans *Lire Claude Simon*, Les Impressions nouvelles, 1986 ; « Pour en finir avec l'équivoque du réalisme », entretien avec A. Poirson et J.-P. Goux, *L'Humanité*, 20 mai 1977, repris dans M. Calle-Gruber, 2008 ; « Un homme traversé par le travail », *La Nouvelle critique* n° 105, 1977 ; « Avec Claude Simon sur des sables mouvants », entretien avec Alain Poirson, *Révolution*, 99, 22-28 janvier 1982 ; « Roman, description et action », *Studi di Letteratura Francese*, Vol. 8, n° 170, 1982 ; *Discours de Stockholm*, Paris, Minuit, 1986, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2006 ; « Attaques et stimuli » (entretien inédit), in L. Dällenbach, *Claude Simon*, Paris, Seuil, 1988 ; *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989 ; « Entretien avec A. Armel », *Le Magazine littéraire*, 1990 ; « L'inlassable ré^a/encrage du vécu », entretien avec Mireille Calle-Gruber, 1993, repris dans M. Calle-Gruber, *Le Grand temps. Essai sur l'œuvre de Claude Simon*, Lille, PU Septentrion, 2004.

Jacqueline Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 1995, réédition Limoges, Lambert Lucas, 2012. Michel Bertrand, *Langue romanesque et parole scripturale. Essai sur Claude Simon*, PUF, 1987. Stéphane Bikialo, *Plusieurs mots pour une chose*, thèse

Stéphane Bikialo, « Mot », dans *Dictionnaire Claude Simon*, Champion, 2013, p. 707-711.

de doctorat, Université de Poitiers, 2003 ; « En un mot » (ou en deux) : mot juste et sens obtus chez Roland Barthes et Claude Simon », in *Le Mot juste* (dir. J. Faerber), Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006. Marcel Cressot, *Le Style et ses techniques*, Paris, PUF, 1947, réédition 1988. Sylvère Lotringer, « Une révolution romanesque », dans *Nouveau roman : hier, aujourd'hui*, t. 1, UGE, collection « 10/18 », p. 327-348. Catherine Rannoux, *L'Écriture du labyrinthe*, Orléans, Paradigme, 1997. Ralph Sarkonak, « Dans l'entrelacs d'Histoire : construction d'un réseau textuel chez Claude Simon », *Revue des Lettres Modernes* n° 605-610 (textes réunis par B.-T. Ficht), Minard, 1981. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916, édition critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1972. Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, 1981.

Voir: Aiguillage ; Calembour ; Carrefour ; Énigme ; Écriture ; Langue ; Significations ; Style ; Syntaxe.

Stéphane Bikialo